

travail, à la petite qui ne dort pas, qui n'est pas rentrée, qui n'est pas sortie, qui ne parle pas et qui parle trop, qui dort, qui mange et qui ne mange pas assez... j'ai peur aussi le soir dans cette maison tranquille où cette fatigue te tient lieu de forme, où tu penses à moi aussi souvent, trop souvent pour penser à toi, rien qu'à toi et à la vie... et à ça seulement... la seule dont tu disposes... parfois !

J'ai peur encore de faire comme si cela était réglé, acquis, définitif, solide, absolument pas menacé par ma présence et par ma peur. J'ai peur chaque fois que tu ouvres une porte de l'ingéniosité que nous mettons la petite et moi à la verrouiller. J'ai peur comme les hommes ont peur quand ils se taisent et qu'ils ont peur... sans dire un mot, en feignant de ne pas avoir peur ! J'ai peur comme les hommes ont peur et ils ont peur comme des enfants quand on leur dit que cela a assez duré... j'ai surtout peur que tout

cela ne soit pas fini, qu'au contraire cela pourrait bien commencer, puis s'amplifier tant le discours nous tient lieu de réel. J'ai peur que cette lettre me servant d'excuse, je reste là paralysé par la peur.

J'ai peur aussi de cette fille qui grandit, qui joue toujours avec des poupées et qui ne sait rien des pâles recettes éducatives qui croient qu'en troquant une Barbie pour un Tonka, tout est réglé ! J'ai peur qu'elle ne mette ces quinze ans, ces années de luttes patientes pour miner des symboles, entre parenthèses, sans que je lève le petit doigt pour l'en empêcher au nom de sa liberté à elle, de son autonomie à elle, de son indépendance !

J'ai peur aussi chaque fois que je trouve du travail quand il y a du travail à faire... chaque fois que j'affirme fièrement que je fais les repas sans que jamais cela ne devienne une habitude, une habitude dont on ne parle pas plutôt qu'un signe évident

de mon ouverture... j'ai peur, chaque fois, que le discours ne me tienne lieu de réel !

J'ai peur encore quand s'éveillent en moi toutes ces vieilles choses qui traînent au fond de moi, toutes ces choses qui exigent toute ta ténacité chaque jour, et toute la journée, pour en venir à bout en craignant souvent que tout soit toujours à refaire.

Mais j'ai moins peur quand je t'aime dans cette maison tranquille où tu t'éveilles, presque sûre de toi, encore un peu nerveuse, et que d'un pas d'abord mal assuré tu cours devant moi, de plus en plus vite, puis dans la rue, le jour... parce que la nuit – encore – ma peur finit souvent par te faire peur ! ✂

Robert Morency est journaliste et écrivain. Il a publié des textes dans une dizaine de revues québécoises mais jamais dans *La Vie en rose*. Il travaille surtout à la télévision et à la radio. Il a 35 ans, vit avec sa femme et sa fille à Chicoutimi.



Et si les femmes trompaient les femmes?

par Jean-Claude Leclerc

Après la période intense, pour ne pas dire explosive, que vient de connaître le mouvement féministe, des femmes ont cru nécessaire de faire le point, voire d'inciter les féministes à une sévère autocritique. Le phénomène ne saurait passer inaperçu. Car une révolution, et le féminisme en est une, ne se méfie pas seulement de ses adversaires, mais aussi des critiques ouvertes et du risque qu'elles comportent pour la juste analyse et le moral des troupes ! D'où l'intérêt de l'invitation faite aux hommes par *La Vie en rose* de participer à un débat dont ils ont été longtemps et naturellement exclus.

D'aucunes seront déçues que tous ne soient point convertis à l'émotivité, à l'expression des sentiments personnels, ni au tendre dialogue dont rêvent à la fois les plus modernes et les plus traditionnelles des femmes. Mais si vraiment l'égalité est historique, profondément inscrite dans les structures et dans les cultures, ce n'est pas avec des épanchements sentimentaux qu'on peut la comprendre, l'attaquer, la changer. Si le changement doit être vrai, large et durable, les femmes ne sauraient pas plus que les hommes perdre de temps en compensations romantiques.

Venons-en donc à l'essentiel. Il tient en trois questions. Pourquoi les femmes au pouvoir trompent-elles les femmes ? Pourquoi les femmes économiquement libres

bloquent-elles à leur tour le changement ? Et le changement sera-t-il mondial ou pas ?

Beaucoup de femmes ont accédé au pouvoir ces dernières années. Certaines ont simplement eu droit aux vice-présidences honorifiques ; d'autres détiennent de véritables leviers décisionnels. Mais des études montrent que les femmes restent sous-représentées dans les lieux de pouvoir. D'où les revendications récentes (et illusoire, on verra pourquoi dans un instant) des programmes d'action positive d'accès égalitaire vers le pouvoir.

D'autres études, en effet, tirées principalement des grandes entreprises nord-américaines, montrent que les femmes fortes qui ont grimpé les échelles, fait leur place et acquis un vrai pouvoir font la vie dure



Dans le prochain numéro de *La Vie en Rose*

LES FEMMES ET LE POUVOIR:

LVR aborde enfin la question! Comment les femmes voient-elles et exercent-elles le pouvoir? Entrevue avec **Monique Bégin, Yvette Roudy, Lise Bissonnette**. Pourquoi cette question soulève-t-elle tant d'oppositions à l'intérieur du mouvement des femmes?

Textes de Claire Duguay et al., Francine Pelletier...

MON PÈRE A MOI:

À l'instar d'Hélène Pedneault, des femmes racontent leur rapport avec leur père.

ACTUALITÉS:

Caisses populaires: Des femmes en grève

Médecines douces: Qu'en pensent les féministes?

Le temps d'y voir: Colloque sur les jeunes filles

particulièrement aux autres femmes. C'est le complexe de la reine-abeille : celle qui trône enfin se réserve la totalité des privilèges, refoulant les autres dans les postes serviles.

Cette dureté féminine dans l'exercice de l'autorité s'explique par l'inexpérience historique et l'insécurité des premières femmes à avoir monté au sommet : cela se corrige à la longue. Les femmes ne sont pas génétiquement autocrates. Pour les premières générations, néanmoins, le spectacle étonne. Faudrait-il passer par de nouvelles féodalités féminines avant de revenir aux systèmes plus démocratiques d'exercice du pouvoir ?

Mais il y a pire : les réformes qui permettent l'accès d'un plus grand nombre de femmes au pouvoir dans les entreprises privées et les administrations publiques masquent des systèmes encore largement autoritaires, où le pouvoir n'est pas seulement mâle, mais conservateur, arbitraire, bloquant tout changement qui n'est pas technologique ou financier et empêchant tant l'humanisation du monde du travail que l'humanisation des rapports sociaux.

D'avoir des femmes chefs de cabinet ou d'entreprise qui font bombarder des camps de réfugiés, évincer les syndicats des usines ou couper les vivres aux chômeurs montre déjà que la révolution féministe peut aussi servir de tremplin à des carriéristes non moins dangereuses que l'exploiteur mâle traditionnel. Si ce pouvoir femelle devait prévaloir, le féminisme et l'égalité qui lui servent d'appui auraient couvert une nouvelle oppression de la majorité.

De ce phénomène, certes, on ne peut blâmer les femmes. En revanche, on ne saurait non plus confondre démocratisation du pouvoir et accès des femmes aux postes de commande. En s'associant une première génération de femmes, le pouvoir change moins qu'il se perpétue. À la limite, on remplacera une dictature par une autre.

Le piège du pouvoir n'est pas le pire. Les femmes savent qu'elles ne pourront toutes devenir présidente de General Motors ou première ministre du Québec. Par contre, un grand nombre d'entre elles voient dans le travail et la liberté économique qu'il procure la principale voie d'égalité entre les sexes. Tel est en effet le pouvoir du travail et surtout de l'argent dans nos sociétés industrielles.

Or, les femmes des sociétés industrielles, en passant du travail mal payé aux emplois commandant un salaire égal, donc plus intéressant, accéderont de plus en plus à la consommation de masse. Les femmes, certes, ont droit aux mêmes avantages économiques, aux mêmes libertés et donc aux mêmes folies que les hommes, et à quelques autres, en plus, au besoin !

Mais du même coup, elles consolident l'incroyable société de luxe et de gaspillage qui s'est répandue dans les pays occidentaux *avancés*. Est-ce le commerce qui exploite les consommatrices ou celles-ci qui stimulent la progression du marché? Est-ce le fait d'une compensation pour la perte d'un pouvoir social traditionnel ou un penchant *bien humain* des deux sexes pour l'avoir et le paraître ?

Peu importe. L'immense pouvoir d'achat provenant du travail mieux rémunéré des femmes ne sert pas la libération des femmes, du moins pas encore, et surtout pas les mouvements de revendications des femmes pauvres et encore exploitées. La consommation de masse reste, pour les femmes comme pour les hommes, un détournement d'énergie et de création sociale. La plus formidable aliénation peut-être.

Une fois installées dans les délices du pouvoir et de la consommation, les femmes vont à leur tour trouver de moins en moins de temps et d'argent pour les luttes féministes. Or, sans une masse critique de femmes qui aient intérêt au changement

social, les mouvements féministes vont s'essouffler, se marginaliser, à la limite verser dans le terrorisme ou en tout cas subir une longue éclipse.

Pour conserver leur niveau de vie, même s'il déshumanise les rapports interpersonnels et sociaux, les femmes économiquement libres vont même, comme les hommes, devenir réactionnaires. On en a vu déjà applaudir, dans les usines d'armement et les centres commerciaux, aux projets de la guerre des étoiles.

Les femmes pourront, à la limite, se libérer complètement en Occident. Mais quel avenir apporteront-elles à la planète, si c'est pour consolider des sociétés qui dominent les masses affamées du Tiers Monde ?

Certes, trompées par d'autres révolutions, nombre de femmes se méfient des nouvelles causes qui font appel à elles. Surtout, prises par leur propre aspiration à l'égalité, elles ne veulent pas être distraites du combat qui est devenu la priorité de leur génération.

Et pourtant, aucune classe sociale, aucun groupe national, ne saurait plus poursuivre aveuglément sa revendication comme si elle était la seule ou la principale de l'époque.

Mais surtout, même si la révolution féministe était devenue la plus importante du siècle qui s'annonce, et précisément parce qu'elle serait la plus fondamentale, les femmes et les féministes ne sauraient se détourner des autres ébranlements qui secouent le monde. Le fanatisme religieux, la guerre nucléaire, la famine, s'ils devaient prévaloir dans l'un ou l'autre continent, ne laisseront pas plus de place aux filles qu'à leurs frères. ✕

Jean-Claude Leclerc est éditorialiste au *Devoir*. Il a 46 ans, il est marié et il est père de deux enfants.



Comme par osmose

par Jean Beaudry

C'

est fou ce que c'est dur d'évaluer ce que le féminisme a changé dans ma vie. Pourtant, j'ai changé depuis 10 ans, j'en suis sûr, et le féminisme doit bien y être pour quelque chose quelque part puisque presque toutes mes amies et mes anciennes blondes sont féministes ; ma blonde l'est. Le féminisme, ça dont été pour moi des

individues de qui j'étais proche et de qui j'apprenais, comme par osmose, l'oppression des femmes.

Dans le quotidien, j'ai d'abord dû apprendre à identifier, puis à dire mes émotions. Ça a l'air nono comme ça, mais ça m'a bien pris une couple d'années et une peine d'amour pour y arriver. Il ne s'agissait pas juste de dire : «J'aime, j'aime pas, je me sens bien, je me sens chose...», il s'agissait d'apprendre à sentir les états d'âme, sentir les autres et savoir prendre l'initiative du

processus : «Qu'est-ce qui va pas ? Il me semble que tu n'es pas dans ton assiette... Faut qu'on se parle...» Pour moi, c'était infiniment plus difficile et risqué que d'apprendre à faire cuire un oeuf ou à faire le lavage. D'ailleurs, si je suis toujours mauvais cuisinier, il m'arrive aussi, encore trop souvent, d'attendre qu'on soulève pour moi les problèmes.

J'ai aussi mis du temps à comprendre pourquoi j'étais jaloux du genre de plaisir qu'ont les femmes à se retrouver entre elles, et qui m'échappait complètement. J'ai mis du temps à comprendre que les relations avec mes chums de gars (ils ne sont toujours pas très nombreux) devaient elles aussi se cultiver et s'entretenir, s'intimiser. C'est tellement plus facile de s'épancher avec une femme... surtout après avoir fait l'amour.

Ah ! le sexe, lieu privilégié ! Après être passé par des moments de grande culpabilité (entre deux histoires d'amour) où le désir de la pénétration était un péché et le fait d'être un homme, sinon un violeur en puissance, du moins une erreur, après avoir pensé que toutes les femmes allaient devenir lesbiennes et que c'en était fait de nous (les gars hétéro), j'ai fini par m'en sortir je ne sais plus trop comment (peut-être, entre autres, en cessant de lire la revue *Des luttes et des rires*).

Il m'est resté une certitude : je ne me sens plus obligé de performer. C'est déjà beaucoup de gagné. Mais pour le reste, c'est plutôt le brouillard : inverser les rôles de séduction, c'est facile à dire, mais un coup dans le lit, c'est pas si simple. Quoi faire avec l'évidence que j'ai le goût de faire l'amour plus souvent ? Jusqu'où insister pour donner le goût, pour exciter sans aller trop loin ? Pas facile non plus. Je sens les gestes et les désirs piégés, et les retranchements courants.

Car je ne sais pas vraiment où commence l'érotisme et où finit la pornographie, et vice-versa. Je ne sais toujours pas non plus où commence la galanterie et où finit la prévenance, où commence l'autonomie des femmes et où finit le coup de main (de bras) pour ouvrir le pot de confiture...

Je ne veux pas cohabiter avec ma blonde. J'ai 38 ans. Je n'aurai probablement pas d'enfant. («Vive le célibat !» comme dit Nathalie Petrowski*). Tout cela n'est pas seulement à cause du féminisme, bien sûr, et tout cela est en mouvance. J'ai le sentiment profond d'être encore en train de me mettre au monde et de travailler à devenir ce que je veux être. Autour : Les autres, femmes et hommes, avec chacun-e leur charge de mystère. ✕

Jean Beaudry est cinéaste, il a signé *Jacques et Novembre*. Il a 38 ans, vit seul à Montréal et n'a pas d'enfant.

* *Le Devoir*, 14 septembre 1985.

Peut-être me suis-je senti moins inquiet ou bousculé que d'autres. Peut-être que certain-e-s ont surévalué et dramatisé ce que les hommes avaient à perdre sans voir, par ailleurs, ce que nous avons, ensemble, à y gagner. Je ne sais pas. Je sais par contre que, spontanément, je ne perçois pas le féminisme comme l'iceberg contre lequel viendraient se briser nos rapports. Au contraire, ne pourrait-on pas le ressentir comme favorisant l'émergence, au coeur des rapports de sexes, d'une dimension affective peu valorisée mais combien riche : l'amitié ? Pas mince comme révolution. Ce qui m'inspire, c'est moins un paternalisme de la Grande Réconciliation – elle n'est ni possible ni souhaitable – que cette fabuleuse découverte : avoir une femme comme meilleur chum !...

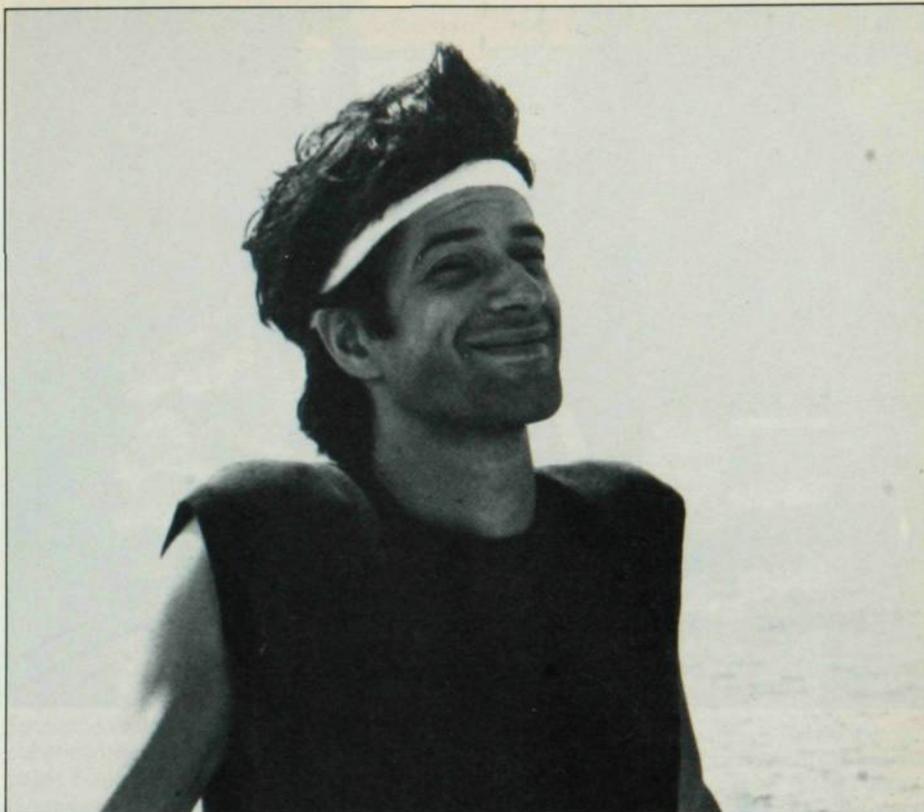
L'éclosion d'amitiés entre hommes et femmes bénéficie aujourd'hui de conditions plus mûres que jamais. En raison, entre autres, de la conquête graduelle de l'espace par les femmes. Il en résulte que les sexes se côtoient à une fréquence plus élevée, échangent, étudient et travaillent les uns en présence des autres. De ces interactions naissent bien des heurts, mais des sympathies également. Ces face-à-face répétés forcent la confrontation des attitudes et préjugés d'un sexe envers l'autre.

Le féminisme, en outre, a revigoré le sens et la réalité de l'amitié tout court : en effet, il l'a grandie en engendrant la sororité, pendant que nous-mêmes interrogeons les formes tapes-sur-la-gueule de l'amitié masculine.

Les préjugés des uns et des autres

Les amitiés entre sexes ne se réaliseront pas en vertu d'un automatisme magique. Leur progression est conditionnelle à une égalité plus décisive ainsi qu'à notre capacité de questionner nos structures affectives. Les obstacles ont la tête dure et quelques-uns ont des racines profondes. Outre la haine ou le mépris de certains pour l'autre sexe, il y a la misogynie ordinaire qui décrète l'inaptitude des femmes à un échange égal, intéressant ; de même, des femmes estiment les hommes incapables de parler avec et de leurs tripes, et supposent que leurs passions se résument, c'est selon, aux bagnoles, au hockey, aux blagues sexistes ou à la philosophie abstraite.

D'autres freins subsistent. Ainsi, l'extrême valorisation de l'amour et du désir s'effectue au détriment de l'amitié. La norme pour tous et toutes, hétéros ou homos, c'est l'éternelle quête de l'Autre, qui doit se concrétiser dans un bonheur à deux soit dans la durée de l'amour, soit dans l'instant de l'acte sexuel. L'amour a cet aura d'extraordinaire et d'absolu qui réduit l'amitié à une transition fade, à un moyen de se désennuyer en attendant la Grande-Aventure-du-Grand-Amour.



Le génie de l'amitié

par François Fournier

Par ailleurs, la patate chaude du désir complique singulièrement la formation d'un espace affectif hommes-femmes indépendamment de l'amour et de la sexualité. La contrainte au désir tend à disqualifier et rendre superflu tout rapport non désirant avec l'autre sexe. Je ne dois m'attarder qu'à celle(s) pour qui j'aurai le béguin. Pas étonnant, dans ce contexte, que les amitiés tenaces entre femmes et hommes soient appréhendées avec cynisme comme des sous-produits d'un amour refoulé, frustré ou éteint. À l'inverse, il serait farfelu de fonder le succès de ces amitiés-là sur l'exigence d'un mutuel dédain du *look* de l'autre ou sur la suppression pure et simple de nos critères d'attraction. Il faut avoir le génie de composer avec le désir et, pourquoi pas, de le sublimer au besoin ! Et puis, le désir n'est pas réductible au seul désir sexuel.

Tandis que certaines relations réaliseront leur plein potentiel dans l'amour, d'autres pourraient atteindre leur sommet et leur comble dans l'amitié. Va-t-on continuer à fuir des expériences affectives différentes, peut-être capitales ?

Mon amie Céline

Ce que j'aime avec elle ? Bien des choses. Ces étreintes muettes ; sa chaude présence dans mes détresses ; notre autosuffisance

rieuse à l'occasion d'un souper, d'une marche ou dans un bar ; les surnoms dont on s'affuble et les miaulements au téléphone ; ces lettres par lesquelles nous cherchons, à tâtons, où logeraient nos vraies différences d'homme et de femme ; tous ces échanges sans compromis sur nos convictions intimes.

Ce que j'aime de nous, par-dessus tout, c'est la rencontre féminin-masculin dans un espace délivré autant des méfiances et préjugés que de l'irréductible tension propre à l'amour, à la sexualité. Un espace de démythification réciproque, un lieu de jonction enfin décontracté. Certes, nous avons nos tensions, nous nous blessons à l'occasion. Pas inconditionnelle, notre amitié. Mais nous avons l'amitié aussi têtue que nous savons l'être nous-mêmes. Nous n'avons pas l'amitié prétentieuse : elle n'est ni meilleure ni pire que les autres, elle n'est qu'infiniment précieuse. ✕

François Fournier prépare une thèse à l'UQAM sur les mutations contemporaines des rapports amoureux en plus d'être lecteur de manuscrits aux Éditions Saint-Martin et chercheur autonome. Gémeaux ascendant Singe, il a 29 ans, vit seul et n'a pas d'enfant.

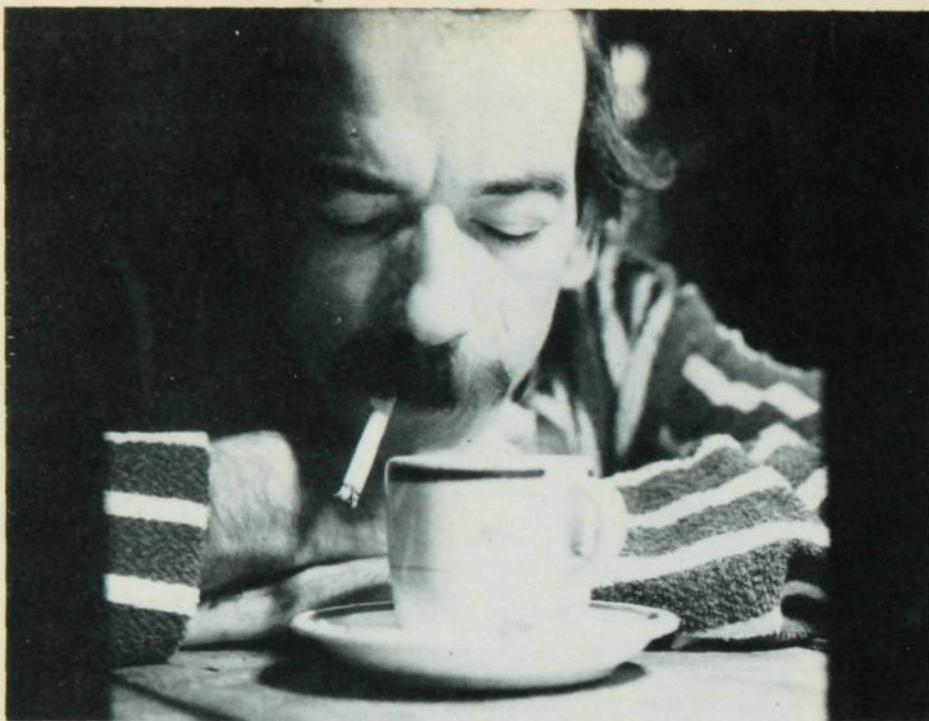


Photo : Claude Fruchier

Les féministes baisent-elles mieux que les autres?

par Bruno Boutot

Salut Rosy!
Tu permets que je t'appelles par ton p'tit nom ? Je sais bien qu'officiellement nous n'en sommes pas à une telle familiarité, mais depuis le temps que tu m'insultes régulièrement dans les colonnes de ton organe - *La vie selon Marie-Rose* ou quelque chose d'approchant - tu as fini par me convaincre qu'on était peut-être intimes.

Alors, va pour Rosy ? D'autant qu'aujourd'hui est un grand jour : tu m'as demandé de t'écrire. Qui plus est, j'ai accepté de t'entretenir d'un sujet qui nous touche droit au coeur : féminisme et sexualité. Je dois cependant à nos lectrices (par ce terme, j'embrasse aussi les lecteurs) de préciser d'abord que cette lettre est la deuxième que je t'écris.

Tu m'as demandé de recommencer parce que, m'as-tu dit, la première n'était pas assez claire. Je le craignais d'autant plus que c'était un peu volontaire. Vois-tu, Rosy, dans le domaine de la sexualité, j'ai trois

reproches à te faire : je te trouve sexiste (tu n'aimes pas les hommes), puritaine (tu n'aimes pas le sexe) et culpabilisatrice (ton principal mode d'expression est l'accusation). Attends, ne hurle pas tout de suite, je m'en explique plus loin.

Ces trois reproches se résument, selon moi, à un seul : dès qu'il s'agit de sexualité, tu ne parles pas de la vie, de la réalité, mais d'une idéologie quasi religieuse. C'est pour ça que, dans ma première lettre, j'avais tenu absolument à ne pas faire comme toi : je parlais de gens, de situations amoureuses et explicitement sexuelles. Et à la fin de chaque histoire, je posais la question : Sophie (ou Carole) est-elle féministe ?

Je voulais que tu trouves la réponse toute seule. Mais manifestement, je ne suis pas très bon dans le genre littéraire «parabole» puisque «ce n'était pas assez clair». Tu m'as même carrément demandé de te mettre les points sur les i. D'accord, si tu insistes. Mais je te préviens : ça va être plus douloureux que mes histoires égrillardes au sens caché.

C'est bien simple : je ne t'aime pas, Rosy. Et pour deux raisons tout aussi simples. La

première, c'est que toi-même tu ne m'aimes pas et me le fais régulièrement savoir. Désolé, mais chaque fois que dans tes colonnes tu accuses «les hommes» de toutes les fautes de la création, je le prends pour moi. Et je n'ai pas le masochisme d'apprécier quelqu'un qui m'hait à ce point-là, même sous prétexte de progrès social.

La deuxième raison, c'est que tu n'aimes pas non plus les femmes que j'aime. Tu en es même arrivée, ces dernières années, à ce que nombre de femmes qui étaient fières d'être féministes ne veulent plus entendre parler de ce mot parce que tu en as fait un synonyme de haine des hommes, de puritanisme et de discours accusateur. Tu as réussi à faire de ce beau mot un épouvantail. *La Vie en rose* ? Quel beau titre ! Dommage que ton contenu ressemble plus à un purgatoire grisâtre.

Premier point sur un premier i : c'est à toi que je m'adresse, Rosy, spécifiquement. Je ne m'adresse pas «aux femmes». Ça n'existe pas, pas plus que «les hommes». Je ne m'adresse pas non plus «aux féministes» puisque c'est un groupe qui englobe bien plus de gens que la petite faction que tu représentes. Je ne m'adresse qu'à toi, Rosy, tu es la perception que j'ai de l'idéologie de *La Vie en rose*.

Ceci étant posé (et assez clairement, j'espère), revenons à la sexualité. Mes petites paraboles sexuelles étaient plus amusantes à écrire et à lire, mais finalement on peut très bien s'en passer. J'en ai fait l'expérience. J'ai simplement dit à une douzaine d'hommes et de femmes : «Je vais te raconter un épisode sexuel, et tu vas me dire si la femme est féministe.» Sans que j'aie eu besoin de raconter l'histoire, la plupart m'ont répondu immédiatement : «C'est impossible.»

Hé ! oui, Rosy ! C'est impossible. Dès qu'il s'agit de sexualité, d'un homme et d'une femme dans une situation amoureuse, pff ! il n'y a pas de féminisme. Pas seulement lui d'ailleurs, toutes les idéologies disparaissent dans un tel instant. Mais c'est particulièrement flagrant et navrant pour ce qui est de l'idéologie que tu prétends «féministe».

Et pour cause : pour 80 % des hommes et des femmes, l'histoire de la sexualité a toujours été, et est encore, une histoire de désir, d'amour, de collaboration. Avec des frustrations, des coups aussi, et des morts parfois. Mais je te-me rêves, je te-me veux, je te-me hais, je te-me manges. L'un l'autre. Obstinément avides, ravis, insatisfaits, optimistes. Incurables. La guerre des sexes ? Quelle connerie ! Regarde la vie, chérie, la vie !

Mais ça, naturellement, tu ne peux pas. Tu n'es pas un être de chair, Rosy, tu es un être de discours, de mots. Et tes discours, tes mots veulent que «ton» féminisme soit affaire de confrontation, d'accusation, de guerre aux hommes. Pas de chance : la sexualité est justement «le lieu où les sexes

se retrouvent au-delà de tout discours».

Ah ! évidemment, ton idée de confrontation se trouve justifiée par des contextes criminels comme le viol. Mais les criminels sont une toute petite minorité de la population, heureusement. Seulement, pour valider ton discours, tu en es arrivée à généraliser la minorité et à écrire en toute candeur de monstrueuses conneries comme «tous les hommes sont potentiellement des violeurs». Tu arrives ainsi à t'aliéner 80 % des hommes, ce dont je te soupçonne de te fichier éperdument.

Mais, plus embêtant pour tes prétentions à représenter «les femmes», tu t'aliènes aussi 80 % d'entre elles : toutes celles qui savent tous les jours que leur sexualité est affaire de désir, d'amour, de collaboration avec des hommes dont elles craignent avant tout, non la violence, mais l'indifférence. Et c'est réciproque. Et tout le monde sait ça. Sauf toi, on dirait, Rosy.

Tu m'as demandé ce que je pensais de «féminisme et sexualité». Je te réponds, et j'espère que c'est assez clair : la sexualité, la vraie, l'acte, est, autant que je sache, totalement indifférente à toute idéologie, y compris le féminisme. Il y a des gens qui manquent d'information sur la sexualité, il y a des gens maladroits, il y a des gens timides et il y a des gens qui baisent sans nécessairement s'aimer, s'estimer ou se désirer. Mais c'est affaire de curiosité, d'amour, d'attention ou de désir, en aucun cas de «guerre des sexes».

Seulement, pour toi, Rosy, les femmes sont par principe des êtres qui ont une sexualité «propre» et «affectueuse», par

opposition aux hommes dont la sexualité serait, par principe, «sale» et «dominatrice». Tu veux des exemples ?

Il y a quelques années, *La Vie en rose* a décidé de publier dans chaque numéro un poster central «érotique». L'expérience a cessé au bout de quelques mois parce que, m'a dit une rédactrice à l'époque : «Ça n'a pas marché ; on ne sait pas pourquoi.» Ce «on ne sait pas pourquoi» est magnifique quand on apprend que ces posters montraient tous des femmes nues ! On serait tenté d'ajouter : «On ne sait pas pourquoi mais le fantasme sexuel de 80 % des femmes représente un homme.»

Toutes les enquêtes effectuées sur les fantasmes sexuels féminins montrent que les femmes ont les mêmes désirs que les hommes, dans les mêmes proportions de pornographie, de violence, de domination, de soumission, etc. Mais ça, Rosy, tu ne peux pas le prendre. Parce que ça ne colle pas avec ton idéologie des femmes douces et inoffensives. Comme on l'a vu dans ton récent numéro «érotique» (juillet 1985), la seule expression (sur neuf récits) d'un fantasme violent – et pourtant poétique – a été encadrée d'une mise en garde de quatre pages ! Ah ! Des fois qu'il y aurait des femmes «normales», ça te serait vraiment insupportable, Rosy chérie ?

Domage que je n'en aie pas la place, mais on pourrait regarder ton traitement différent de la pornographie «masculine» et des romans de type Harlequin, des bars topless et des bars de danseurs nus, voire même ton incapacité d'aborder la prostitution autrement que par la condamnation.

Embarrassante aussi est l'exclusion systématique de tout discours féminin, voire féministe, qui n'entre pas dans les canons de la femme comme être moralement supérieur et socialement exploité.

Peut-être qu'il serait temps, en 1985, de contester la pertinence de la grille économique, marxiste, pour étudier les rapports entre les sexes.

S'il y a eu un jour, avant ton avènement, un féminisme «universel», c'est bien que «les femmes sont des hommes comme les autres». Et 80 % des femmes le savent bien, qui ne se reconnaissent pas dans ton image guerrière et vertueuse. C'est gentil de m'avoir invité et c'est même courageux de me publier. Mais ce qui est le plus choquant dans un journal qui se veut féministe, ce n'est pas l'absence des hommes mais l'absence de la majorité des femmes.

«Les féministes baisent-elles mieux que les autres ?» Ça n'a pas de sens, évidemment, et pas de réponse. Tout le monde sait ça, Rosy. Sauf toi ?

Bruno Boutot est journaliste pigiste. Il a dirigé la rédaction des ouvrages collectifs *L'Orgasme au masculin* et *La Pornographie* (Éd. du Jour). Il est le critique de télévision au *Devoir* et collaborateur régulier de *L'Actualité*. Il a 37 ans. Il est divorcé et vit aujourd'hui seul à Montréal.

1/ L'auteur doit confondre LVR avec Playboy. Nos «centerfolds érotiques» publiés, dans nos tout premiers numéros ont montré 1) une femme nue, en l'occurrence une femme-poisson (LVR, juin 1980), et 2) un couple hétéro dans un lit (LVR, septembre 1980).

N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

Andrée Fortin
LE RÉZO

Essai sur
les coopératives
d'alimentation
au Québec
Collection
Documents de
recherche n° 5

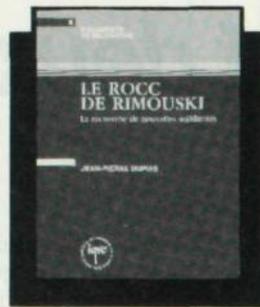


Le Rézo (Réseau coopératif d'alimentation saine du Québec) est-il un mouvement marginal ou représente-t-il la source d'un changement profond dans notre société? S'inspirant d'une perspective historique et sociologique, l'auteur analyse ce groupe et tente de répondre à ces questions.

• 282 pages
• Pistes bibliographiques
ISBN 2-89224-052-2
17,00 \$

Jean-Pierre Dupuis
**LE ROCC
DE RIMOUSKI**

La recherche
de nouvelles
solidarités
Collection
Documents de
recherche n° 6



Le ROCCR (Regroupement des organismes communautaires et culturels de Rimouski) prône une idéologie axée sur l'autogestion. C'est cette idéologie que l'auteur tente de dégager puis d'analyser afin de connaître et comprendre les pratiques de ces groupes.

• 282 pages
• Grille d'entrevue
• Liste des tableaux et sigles
ISBN 2-89224-058-1
17,00 \$

Réalisées dans le cadre d'un projet de recherche sur les pratiques émancipatoires en milieu populaire, ces études s'appuient sur des enquêtes où le sociologue intervient en tant que participant: il veut connaître, comprendre mais aussi aider. L'analyse permet de mieux connaître les groupes eux-mêmes, mais surtout de percevoir et d'évaluer leur impact dans la société.

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

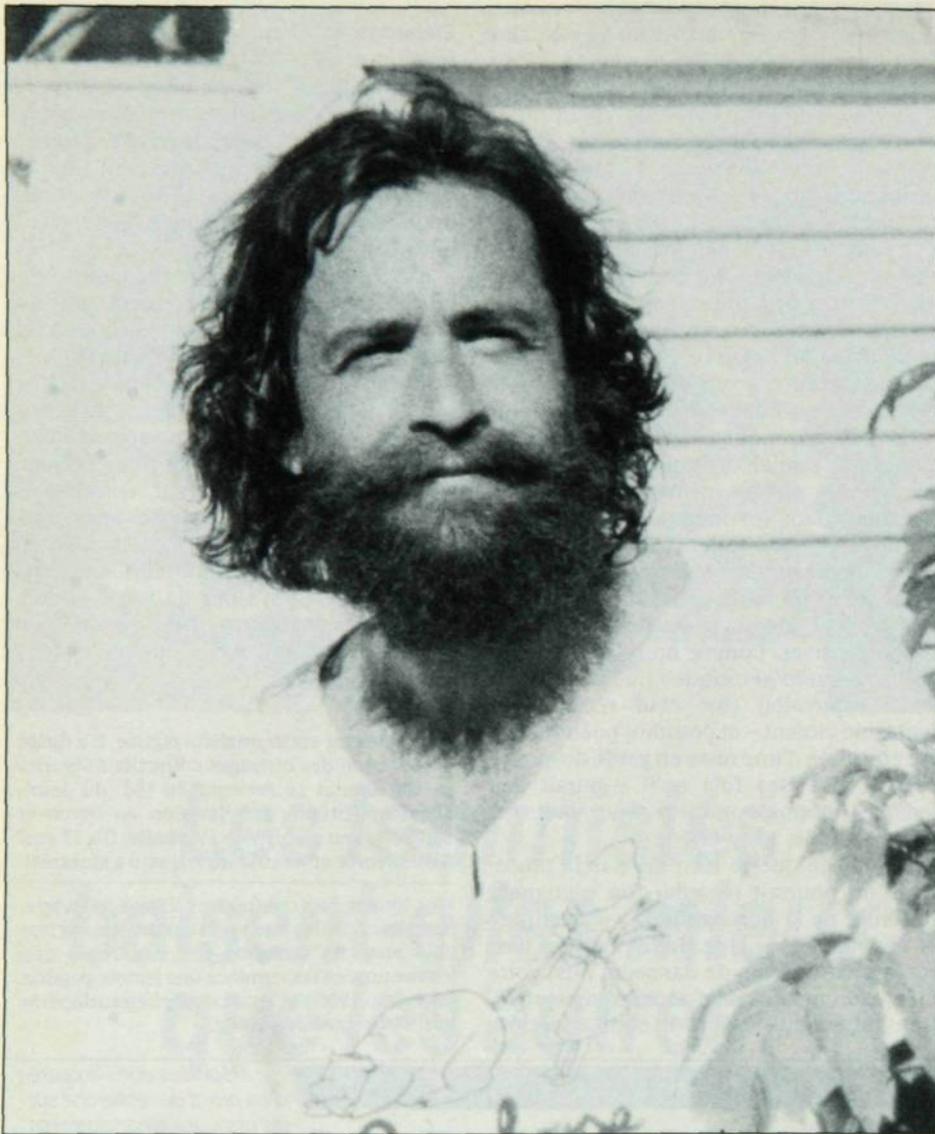


Photo: Reiso Mornus

Un et une font deux

par Bernard Tanguay

C'est le 4 juin qu'elle m'a téléphoné. Je n'ai pas osé dire «Le souper est sur le feu...» Elle m'a demandé si je désirais écrire à propos du féminisme des quinze dernières années, à propos des femmes et à mon propre propos. J'étais d'accord, bien sûr. (Vanitas vanitatis!...) Le souper s'est mis à brûler. Les enfants se plaignaient (des gens qui, le matin, ne mangeront jamais leurs toasts que blanc pâle!). Alors elle a téléphoné de nouveau, plus tard. Elle m'a bien dit de ne pas être abstrait. Ma foi, je ferais de mon mieux.

Ça fait quelques semaines qu'à bicyclette

ou autrement je fouille ce que j'ai de souvenirs. Tout ça est si vaste, si complexe... Je ne sais trop que dire, quelles émotions, quelles histoires retrouver. La pudeur, aussi, me coupe les ailes : ne s'agit-il pas en effet pour moi de rouvrir de vieux tiroirs dont l'odeur, nauséabonde, donne l'envie de vomir en pleurant ?

Elle avait dit : «Il y a une liste de sujets... Rien que des suggestions, après tout. Six feuillets... Soixante caractères par ligne...» Alors j'écris. Je rature. Je peste. Je reprends. Je paresse. J'abandonne, enfin.

Elle m'annonce, hier, embêtée, que les autres tombent aussi, comme des mouches. Je retourne à la table de travail. Je coupe. Je bifurque. J'ose. Je sais pourtant que ça ne pourra qu'être incomplet. Je ne pourrai

sans doute qu'y laisser des plumes, hélas ! mais un peu de générosité n'a jamais fait de mal à personne, cornegidouille... À la Grande Déesse vat !... En souvenir (cela dit sans vouloir les offenser !) de Kate Millett et de Violette Leduc, je me pince le nez, je ferme les yeux, je me dis que je vis dans un village anglais qui ne lit pas *La Vie en rose* – et je me rappelle...

En 1970, à propos de S. – dont je tombais éperdument amoureux –, j'écrivais dans mon journal (intime et politique) : «Elle me dit que tous les hommes sont de beaux salauds. Tous ceux qu'elle connaît veulent coucher avec elle. Elle les trouve "veules". Pour elle, tout ça est "faux". [...] Elle est heureuse d'avoir découvert la masturbation. [...] Elle trouve les hommes vils, menteurs, mesquins.»

J'avais 18 ans ; elle, 27. Nous étudions à l'U. de M. Sa soeur disait : «Il faut qu'une femme soit bien mal prise pour s'attacher à un homme.»

Je lui demandais ce qu'elle attendait de moi. Elle répondait : «La lune !»

Alors, je lui demandai entre autres (bien gauchement, sans doute) quelles caresses elle préférerait. J'espérais peut-être une sorte de guide Michelin à l'usage des bêtas, mais ce qu'elle répondit me renvoya à ma misère incontinent «C'est sûr qu'en général je me caresse mieux que je ne suis caressée... [mais] je ne veux pas montrer à faire l'amour.» *Rats !... et Back to square one...* comme on dit en anglais... Il faudrait improviser sur un terrible canevas !

Je la revois, cette S. Au coeur de la nuit du 24 au 25 décembre 70. Nous sommes couché(e)s. Après les cadeaux, après le poulet à la Suisse – façon Jehane Benoit – que j'avais fait selon mon désir d'être un jour l'idéal amant-orchestre aux mille talents (moi qui lavais et cirais parfois le linoléum de la cuisine quand elle et sa soeur se rendaient à l'île de Mai visiter leurs parents, le dimanche, moi qui lui cousais mes appliqués de satin sur ses maillots de coton – pendant les parties de la Coupe Stanley), elle est toute silence.

Elle ne répond plus aux questions que je pose. Quand elle échappe une poignée de mots, c'est des devinettes, des casse-tête... Elle dit : «J'attends que le ciel me tombe sur la tête. J'attends que le ciel te tombe sur la tête. J'attends que ton ciel me tombe sur la tête...» Moi, je désespère. Mais elle aussi : «Je voudrais que les murs tremblent, mais je sais qu'ils ne trembleront pas.» Elle a l'air dément. Elle rit. Elle dit : «Je me demande si tu me désires.» Et, *to make short a long story*, nous faisons l'amour, «comme des fous».

Trois jours plus tard, elle m'expliquera cette attitude étrange : «J'avais besoin de violence. Un besoin d'être violée. J'aimerais ça que tu me prennes comme un homme.»

Le texte du journal dit encore : «[...] s'engage une longue discussion où nous découvrons les excès de ma trop grande

délicatesse. La sainteté à ses défauts quand elle n'est pas solitaire... Bref, la nuit même, je la prends. Le lendemain, j'essaye encore. Cette fois, elle est trop lasse. [II] faudra que j'apprenne à bien mesurer l'opportunité de mes "agressions" et à les pousser plus loin que d'habitude. Sexuellement, la *booster*. Tout essayer pour la scandaliser, puisque c'est impossible. Et un jour, effectivement, la violer. (Bientôt nous prendrons de la mescaline. L'occasion sera bonne, je l'espère.)»

Que celle qui n'a jamais péché me jette les premières boules chinoises... Et que celui qui a toujours su ce que c'était pour de vrai, désirer quelqu'un(e), me jette le premier vibreur.

Nous étions perdu(e)s. L'un(e) et l'autre, la patte au piège. (Costumé[e]s dans les tourbillons d'un bal où nous voulions désespérément briller – l'un(e) pour l'autre – sans trop savoir qui nous avait invité[e]s, sans assez nous en préoccuper, bien sûr, sans trop savoir non plus qui nous avait vendu les costumes, les loupes, et à quel prix ! nous nous aimions à crédit, en quelque sorte. «Aimez-vous maintenant. Payez plus tard.» Que lisions-nous ? Bataille, Réage, Miller...)

Heureusement, je n'avais aucun talent pour la prise, la possession, l'agression et toute cette sorte de choses : mes velléités de jouer le Hun au phallus écumant (sous les testicules duquel l'herbe n'aurait plus repoussé ?) ont fondu sous les rayons de la première lune venue (sauf que – source de tous nos maux ? – selon les ordres du

Sigmund que l'on sait – le clitoris de S. – banal et pitoyable répit, je sais –, quant à moi, n'était habituellement que le faire-valoir de son vagin).

Et puis 4000 femmes ont un beau jour confié à Shere Hite ce qu'elles désiraient comme ce qu'elles ne voulaient pas. Z., une amie, m'a dit, des étoiles dans les yeux : «Lis ça. Hier soir, je me suis caressée. Moi qui ne suis jamais venue en faisant l'amour avec un homme, je te mens pas, j'ai compté : j'ai eu quelque chose comme 23 ou 24 orgasmes de suite ! Sur mon mur, je mettais des petits bâtons, avec mon khôl...»

Depuis le temps que je débandais quand venait le temps de *pénétrer* les femmes dont je tombais amoureux ou avec lesquelles s'amorçait une émouvante et douce aventure (J. se couchait sur le dos, dans son grand lit d'eau et ses draps de satin ; près de ses persans, elle fermait ses yeux ; je me sentais bien seul ; je paniquais, quelques secondes, et c'était «la catastrophe» ! [Ensuite, «bien sûr», elle m'offrait un visage doux, compréhensif et réconfortant, flottant sagement au-dessus du lit, mais je savais pertinemment qu'en son for intérieur elle se convainçait petit à petit de la pâleur de mon désir]), quel ne fut pas mon bonheur d'apprendre que cette hypnotique pénétration était aussi *nécessaire* à leur exultation qu'une carte de la région des Bois-Francis ! Et l'érection m'était rendue, si j'ose dire (n'étant plus l'équivalent du cadeau qu'il *faut* qu'on apporte à telle ou telle fête). J'étais enfin libre.

J'apprenais pour sûr que le désir (que l'on a de l'autre) – contrairement à ce qu'avait toujours laissé entendre la croyance populaire – ne se mesurait surtout pas à la longueur du sexe. Je découvrais que mes moments d'impuissance révélaient mon refus – jusque-là à peine pressenti – de jouer le jeu du docteur Welby aux commandes d'une opération à coeur ouvert durant laquelle il avait à *dominer* une situation (sinon quelqu'un d'autre). [Les quelques rares fois où j'avais fait l'amour avec une femme que, somme toute, je ne désirais sans doute pas – c'est moi que je désirais, ces jours-là, me semble-t-il –, jamais quelque érection n'avait d'ailleurs posé problème.] Je découvrais donc en même temps qu'il existait sans doute trois désirs (à distinguer, à réunir) : celui que l'on a de soi (le plus fréquent), cet autre que l'on a de l'autre (lorsqu'on aime) et ce dernier que l'on a du «nous» (lorsqu'on désire un parcours ?).

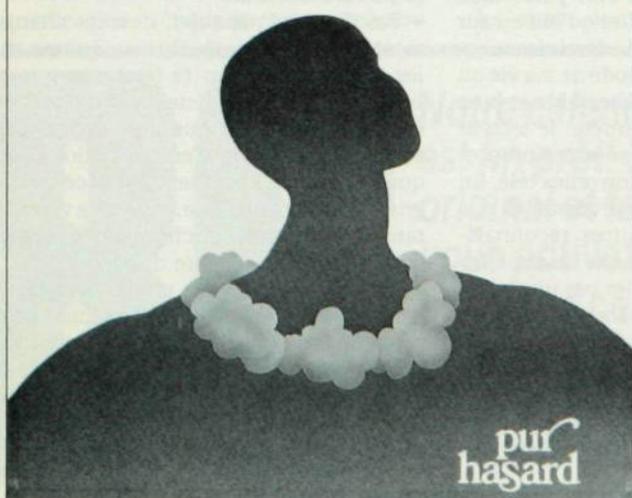
Quelqu'un a dit : «Quand un homme et une femme s'aiment, ils ne font bientôt plus qu'un ; le tout, c'est de savoir lequel des deux...» La présence dans ma vie du féminisme m'aura – entre autres effets – sagement amené à sentir et à savoir qu'en vérité *un* et *une* font après tout bel et bien deux. Bernard Tanguay est professeur de français à cégep de Saint-Jérôme et au Bransons College de Sainte-Agathe. Il est l'auteur de *Le 25^e Fils* (Éd. Québec Amérique, 1984) et plus récemment de *La Petite Menteuse* et *le Ciel*, chez le même éditeur. Il a 34 ans, vit depuis peu avec Reisa et ses deux fils (à elle), à Morin Heights.

diffusion Raffin
une plume comme un "polaroid"

denise neveu

sur les ailes du réel

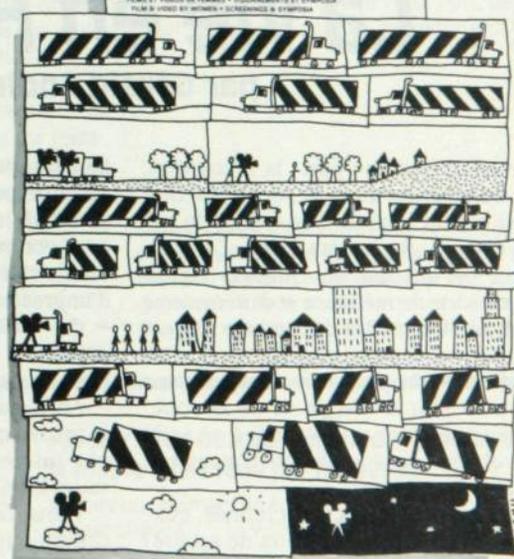
suivi de
oscillations
et
instants de vérité



pur hasard

Cinémama

FILMS ET VIDÉO DE FEMMES • HÉTÉROSEXUALITÉ ET STAMBOUL
FILM 9 VIDÉO 87 MINUTES • SCÉNARISSEUSE & RÉALISATRICE



Cinémama, sa langue sa voix - Cinémama, Her Language Her Voice

8 & 10 nov La polyg Palais	15, 16, 17 nov Multi-média Open média	22 & 24 nov Auto-Biographie Auto-Biographie	29 nov - 1 déc. Comédie Comédie	6, 7, 8 déc. Femmes de toutes les races Women of all races	14 déc. Finales
----------------------------------	---	---	---------------------------------------	--	--------------------

Cinéma ONE / NEB Cinema
Complexe Gay-Faroux
206, boul. Dorchester ouest
entre Jeanne-Mance et St-Laurent
Montréal, Québec H2Z 1K6
Place-d'Armes au Place-des-Arts
Tél: (514) 283-4229

Cinémama, C.P. 1429,
Succ. Desjardins,
Montréal, Québec, H5B 1H3
Tél.: (514) 283-4356

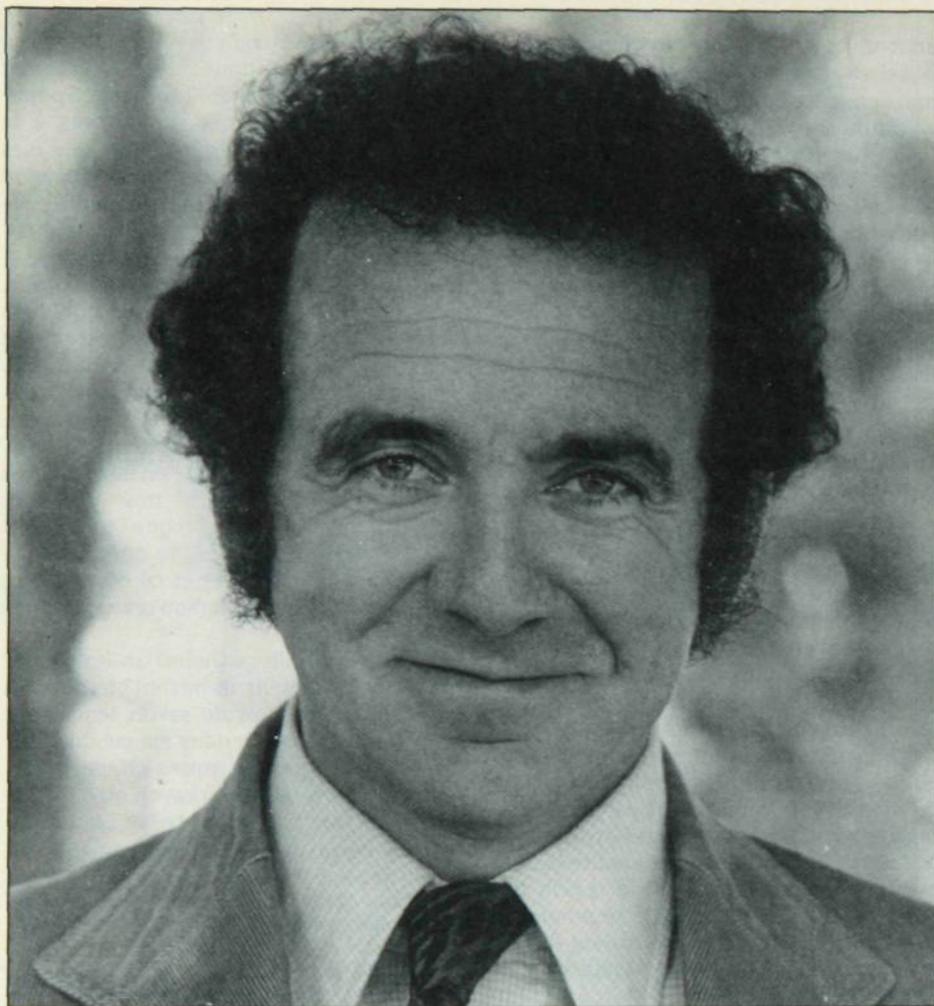


Photo - Birgit

La vie en Rolls

par **Gérald Godin**

Il avait lu quelque part : la révolution, ça commence dans la rue et ça finit derrière un bureau. Mais, dans le cas de celle-ci, il n'en était rien. De plus, pour ce qui est du Québec, frappé d'une sorte de méfiance et d'un cynisme universel, dans les décombres duquel on trouverait probablement les raisons de l'échec du projet de pays qui avait stimulé tant d'énergie et de dévouement il y a une quinzaine d'années, en voilà une révolution à laquelle on n'avait pas foutu dans les pattes :

- Oui, mais les peuples autochtones, eux ?
- Oui, mais mon augmentation de salaire ?
- Oui, mais ma participation à la gestion, elle ?
- Oui, mais ma semaine de trente-deux heures ?...

Une révolution, donc, qui avait réussi. La seule, en fait, qui était passée à travers la course à obstacles du cynisme québécois, du cynisme de ce pays qui réagit comme s'il avait mille ans, comme s'il avait vécu deux

ou trois guerres, en un mot, pays de maturité précoce, pays tout jeune pourtant, mais qui se conduit déjà comme s'il avait tout vu, tout connu, tout vécu, tel ces enfants au visage ridé. Et c'est pas facile, savez-vous, d'impressionner ces enfants-là !

- On vous a demandé d'être personnel, monsieur, de parler de l'effet qu'ont eu sur vous ces quinze années de féminisme.

- Ah, je suis dans une période de ma vie où je trouve que le «je» est détestable et bien peu intéressant. Toute manière, le lecteur saura bien trouver le «je» sous ces propos.

Tiens, l'autre soir, aux nouvelles télé. En Ontario, un jury de braves protestants, pas plus évolués que bien d'autres, reconnaissait, par une décision unanime, le droit des femmes à se faire accoucher par une sage-femme, au lieu d'un médecin. Qu'une idée aussi neuve et aussi centrale à la pensée féministe ait fait son chemin en si peu de temps, ait été banalisée, en un mot si rapidement, dans le crâne bien protégé de gens qui normalement auraient cessé d'évoluer

après leur sixième année, voilà bien la preuve par *a plus b* du succès de la révolution des femmes.

- Oui, mais vous, vous, quel effet a-t-elle eu sur vous ?

- Tout d'abord, une bonne vieille réponse de macho : elle a fait apparaître dans le paysage une nouvelle espèce *nova species* de femme, la femme de tête. Pas confinée dans les schèmes traditionnels, calculatrice en main, plus rapide, plus intelligente que les hommes du même milieu, moins encombrée des traditions et règles du milieu, tout a fait innovatrice, et tout ça l'air de rien, les doigts dans le nez, comme on dit, atterrissant en douceur dans n'importe quelle complication pour la résoudre évidemment avec une assurance sublime.

- Amerigo Vespucci, tiens, jetant l'ancre en rade de l'Amérique, en ayant l'air de dire : «Ce n'était donc que ça !»

De véritables mutantes. Mais extrêmement sortables en plus. À jeter n'importe qui en bas de sa chaise.

- Vieux matou dégueulasse !

- Bien sûr, bien sûr, c'est bien ce que je dis, le «je» est détestable.

- Vous voulez dire pas montrable ?

- Zaquetement.

C'est bien là un des effets les plus nets du féminisme, quinze ans après. Il y a des choses que les hommes n'osent plus dire.

- Et des mots qu'ils n'osent plus utiliser.

- C'est déjà un progrès immense quand on pense à la quantité de conneries qui se disaient et s'écrivaient, il n'y a pas si longtemps.

Il nous aura donc été donné de secouer l'âme anglaise du Québec et, pourquoi pas, de la faire apparaître, elle qui, où que ce soit dans le monde, et Dieu sait si elle fut en moult endroits, est si discrète, si timide, comme honteuse de ses actes. Elle est donc apparue, et peut-être même pour elle, ce fut une surprise. Et elle parut sous une forme qui ne fut pas tellement différente de celle du Québec français, c'est-à-dire d'abord préoccupée de la langue et de l'importance de la langue dans tous les domaines.

- Mais là n'est pas notre sujet, Zerlinguot. Notre sujet, c'est le fé-féminisme et non pas le na-nationalisme.

- Pas d'accord ; le sujet, c'est les changements survenus au Québec en quinze ans, les concomitants au fé-féminisme, aussi bien que les féministes eux-mêmes de changements. C'est que moi, voyez-vous, en ces quinze ans, c'est au nationalisme que j'ai consacré ma vie. C'est là ce qui m'a grugé. Et, toute manière, et vous le verrez ce tantôt, tout cela se touche, comme les gens dans le métro, à l'heure du *roche*.

Donc, voilà pour les effets du nationalisme québécois. Ce n'est pas un peuple souverain qui est apparu mais une minorité culturelle et nationale de plus. Or qui dit minorité, dit majorité. Donc les francophones sont maintenant, corollaire oblige, une majorité qui ne s'en est pas rendu compte,

c'est-à-dire certaines personnes, mais le peuple, lui, si.

– Ce qui expliquerait certaines attitudes inexplicables autrement.

– Eh, oui.

– Je la vois venir, l'analogie.

– Les femmes, au Québec, ont réussi. Le Québec est maintenant un pays d'égalité totale entre hommes et femmes mais les femmes ne le savent pas encore. Elles ont gagné mais elle l'ignorent.

– Oui, c'est quelque chose comme ça. Mais, en même temps, c'est plus compliqué que ça parce que la victoire des femmes, leur arrivée au sommet de l'Everest, il y a encore trop d'hommes qui l'ignorent.

– Sauf que maintenant, il n'y a pas un homme d'ici qui, à la veille de prendre une décision, petite ou grande, ne se pose la question : «Oui, mais qu'est-ce que les femmes vont dire ?»

– C'est bien ça.

– Mais tu te mets un doigt dans l'oeil, mon vieux. Ce que tu décris est peut-être vrai, mais tu n'as pas compris que l'égalité, c'est quand c'est les femmes qui ont le pouvoir, c'est le jour où c'est elles qui, en comité, en conseil des ministres ou en conseil d'administration, se posent la question : «Est-ce que nous avons assez d'hommes, est-ce qu'on leur donne le nombre de postes auxquels ils ont droit en proportion de leur nombre dans la société ?»

Mais nous sommes encore dans un monde où ce sont les hommes qui se posent ces questions. Après quinze ans, c'est là où nous en sommes.

– C'est quand même un pas en avant !

– Peut-être, mais ce n'est pas encore le pouvoir.

– C'est vrai.

– Donc, elles doivent continuer à râler à mort.

– Vous voulez dire à se battre.

– C'est bien ça.

– Quant à moi, G.G., je ne suis pas assez important, ou du moins je ne m'estime pas tel, pour vous dire quel effet cette mutation a eu sur moi.

– Avouez donc la vraie raison, c'est que vous avez peur d'être indiscret et que votre

témoignage trop intime ne vous crée des ennuis privés et publics.

– En toute honnêteté, il y a de ça aussi.

– Au fond, vous avez écrit plus que vous n'avez témoigné.

– C'est tout à fait ça, mais écoutez, ça fait quatre fois que je le recommence, ce texte-là, bien méchant ou méchante qui le refuserait.

– Ou, bien greyée en texte de rechange, ce qui ne sera pas le cas car je vois assez peu de mes collègues passer l'été, comme moi, à remue-ménager sur ses six pages pour *La Vie en rose*.

– La Vie en Rolls.

– En voilà du «je», zigoto. Des blagues, toujours des blagues, les sujets les plus graves au fond, ne t'ont jamais mené qu'à blaguer et à rire.

– Théorie de la relativité. Albert Steinberg.

Mon «je», c'est pas écrivable. Ce serait trop personnel, trop compromettant. Ça me vaudrait trop d'ennuis...

– Peureux, peureux.

– Je l'écrirai plus tard quand vous serez bien vieille, le soir au coin du feu, comme dirait Ronsard.

Mignonne allons voir

si la Vie en rose

à qui ce matin manquaient des proses n'a pas trouvé cette vesprée

tous ses textes avant la tombée.

Moi, au fond, ce qui m'intéresse dans ce mouvement féministe, bien au-delà de ce petit «je» succulent qui aurait pu être scandaleux, imaginez : les confidences d'un ministre sur sa vie sexuelle car c'est ça au fond qu'elle voulait, *La Vie en rose*, c'est la même chose qui intéressait Arthur Rimbaud, il y a cent quatre ans, et qu'il évoque dans sa lettre du «Voyant».

– Il y a plus d'un siècle, donc.

– Oui, oui, vous avez bien lu. Avant que la moindre scintille de l'idée même du féminisme n'apparaisse dans le cerveau d'une femme, Rimbaud écrivait donc ce qui suit :

«La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant. Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme. Quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi, elle sera

poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu !»

Et c'est là l'important : ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ?

Il n'y a de déplaisant dans ce texte que cette trace de machisme : «l'homme lui ayant donné son renvoi». Je n'aime pas ça du tout mon cher Arthur. Même voyant, vous ne pouviez pas tout voir. Aujourd'hui, l'homme ne donne plus son renvoi à la femme, c'est elle qui arrive et qui reste et qui part, à son gré.

Que nous annonce le Voyant ?

«Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses.» Cela s'est-il produit ?

– Pas encore, parce que l'«infini servage de la femme» n'est pas encore terminé.

À certains signes, tout donne à croire que le Voyant a vu juste. Donc, au plus sacrant, la liberté libre pour la femme et surtout, le Pouvoir, que l'on voie ce que deviendra le monde entre leurs mains.

– C'est là mon seul intérêt pour ce mouvement. En sortira-t-il un monde neuf, des rapports neufs entre le pouvoir et le peuple ? Entre les hommes et les femmes ? Sauront-elles trouver une solution à des crises comme celle de la famine en Afrique ? Nous mèneront-elles à la paix ? Y aura-t-il moins de violence, moins de sang versé ? Verrons-nous la fin des dictatures ? Par quoi remplaceront-elles l'affreux rapport de force entre les peuples, les blocs, les groupes d'intérêts ?

Il y faudra une imagination sans précédent, une chose «étrange, insondable, repoussante, délicieuse».

– Enfin, c'est ce que je veux voir, peut-être d'ici les trente ans du mouvement. ✂

Gérald Godin a été journaliste et éditeur avant d'être élu député du Parti québécois en 1976. Il est aussi poète. Il est d'ailleurs le seul ministre québécois à avoir publié un recueil de poèmes pendant son mandat. Il vit à Montréal, il a 47 ans.

86

Notre calendrier 86 est fin prêt! Beau, original et féministe, vous pouvez vous procurer cet outil indispensable à LVR, au prix modique de 5,98\$ (taxe incluse)

Ajoutez 1\$ de frais de poste et de manutention si vous le faites venir par le courrier

Ci-joint un paiement de 6,98\$

par chèque Visa Master Card

No. carte Expiration.....

NOM

ADRESSE

VILLECODE POSTAL.....

La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC H2W 2M4
Allouez 4 semaines pour la livraison